

SLAVIAN

Le pianoforte Erard lui causait du souci. Il ne tenait pas l'accord. Il en fit lentement le tour en effleurant amoureusement du bout des doigts le placage de palissandre roux sombre. Fabriqué presque deux siècles auparavant, en 1808, le vénérable instrument – frère jumeau de celui du prince de Talleyrand conservé au château de Valençay, en France – s'était révélé capricieux car des plus sensibles aux changements de température, ce qui l'obligeait à le réaccorder régulièrement. Il en soulevait alors délicatement le couvercle, le calait, déroulait la trousse à outils en daim – don du vieil artisan qui lui avait appris à accorder les pianos pendant ses années d'études à Sofia – dans laquelle il serrait ses instruments – les clés à embout carré, rectangulaire ou en étoile, son plectre, un jeu de bandes de feutre et sa collection de diapasons – puis se penchait respectueusement sur les entrailles du pianoforte et se mettait à l'ouvrage. Le Erard était sans conteste la pièce maîtresse de la collection, avec un magnifique Pleyel de 1842, à cadre de fer assemblé, cordes parallèles, étouffoirs en chapeau de gendarme, une mécanique à simple échappement et un clavier ivoire et ébène. D'autres instruments, moins prestigieux mais tout aussi intéressants, étaient disposés en quinconce dans les deux salles de la Galerie d'Art de Sofia où se tenait l'exposition consacrée aux décors et costumes du Théâtre National de 1904 à 1954. Aksynia, la commissaire de l'expo, sur l'amitié de laquelle il avait toujours pu compter depuis qu'il avait entamé sa longue traversée du désert, avait eu l'idée de faire restaurer les pianos ayant fait partie du fonds instrumental du théâtre afin de les exposer, meublant ainsi le grand vide central des deux salles

de la galerie. Et c'est tout naturellement à lui qu'elle avait pensé lorsque l'idée de faire à nouveau résonner leurs cordes pendant les visites lui était apparue comme une évidence, tant elle trouvait détestable cette pratique de diffuser de la musique en boîte qui prévalait dans la plupart des galeries, salles de musées ou églises. Elle sut qu'elle avait vu juste lorsque, quelques jours avant la soirée inaugurale, alors que les éclairages n'avaient pas encore été installés, elle demanda à Slavian de se mettre au clavier et de jouer son nocturne de Chopin préféré à la lueur d'une simple lampe de chantier qu'elle promena sur les mannequins revêtus des atours de Lady Macbeth, Iphigénie ou Margaret Pollitt, les arrachant tour à tour aux ténèbres et les faisant danser dans la lueur vacillante sur les notes mélancoliques du nocturne 20 en do dièse mineur.

Chaque matin depuis le début de l'exposition, Slavian, fébrile, quittait son petit deux-pièces encombré de la rue Han Kubrat, son cartable à partitions à la main, attrapait au vol le 7 dont il descendait aux Halles Centrales où il avalait un café – parfois deux – et un *bashkava* puis, si le temps était clément, marchait d'un pas vif jusqu'à la galerie en empruntant les arcades du Tzum sous lesquelles il croisait, toujours à la même heure, une jolie jeune femme qui devait probablement tenir une de ces boutiques huppées qu'il avait fréquentées avec ses conquêtes du temps de sa splendeur. Il ne venait d'ordinaire personne les matins et les rares visiteurs de ce début d'automne ne le dérangaient aucunement, ils ne les voyaient tout simplement pas, et nul ne prêtait attention non plus à ce trentenaire un peu négligé, que l'on apercevait du coin de l'oeil, tantôt farfouillant dans ses partitions, tantôt plongé jusqu'à mi-corps dans la caisse d'un

piano à queue, tantôt reprenant dix ou quinze fois de suite le même passage d'une fugue de Bach ou d'une sonate de Scarlatti sur différents claviers. Et dix fois par jour, Slavian remerciait Aksynia du cadeau merveilleux qu'elle lui avait fait en lui offrant la possibilité de travailler ses morceaux préférés sur les pianos les mieux adaptés à ces pièces. Lui qui avait toujours pensé que c'était une hérésie que de jouer Bach sur un piano moderne – bien qu'il l'eût fait à maintes reprises – pouvait à présent rendre hommage au Cantor de Leipzig sur une copie d'un pianoforte fabriqué par Anton Walter à la fin du XVIII^e siècle, en bénissant le ciel – et sa défunte mère – de l'avoir fait venir au monde gaucher. Inlassablement donc, chaque matin, seul dans la grande salle sous les yeux sans vie des mannequins sans visage, il rejouait le Concerto fatidique.

Enfant unique, Slavian était venu au monde dans une famille où trois choses ne firent jamais défaut : l'amour, la musique et l'amour de la musique. Svetlana, sa mère, possédait une belle voix de soprano, très pure mais qui manquait de puissance, ce qui l'empêcha de faire carrière mais lui permit néanmoins d'intégrer le chœur de l'Opéra National de Sofia quelques mois avant la naissance de ce fils qu'ils n'espéraient plus. Nouvellement engagée, Svetlana continua de travailler jusqu'au dernier moment, se déculpabilisant à la pensée que les harmonies d'un environnement musical authentique ne pouvaient qu'avoir des effets bénéfiques sur le bébé, comme elle tenait à l'appeler. Et en effet, force lui était de constater que ses coups de pieds cessaient dès les premières notes de l'ouverture des *Noces* qu'ils répétaient alors. Heureusement, pensa-t-elle, que la Tétralogie de Wagner avait été déprogrammée faute de crédits, car elle doutait que la musique de Richard eût produit le

même effet *in utero* que celle de Wolfgang. L'arrivée du petit bouleversa considérablement le quotidien du couple. Pour Assen et Svetlana, la vie avait jusque là ressemblé un peu à la bohème d'Aznavour, sans règles ni contraintes. Assen, piètre chanteur mais assez bon pianiste, se vit dans l'obligation de déménager son piano droit afin de préparer la chambre qui devrait accueillir le bébé. Ils parvinrent non sans mal à le caser dans leur chambre, la plus grande des deux pièces du petit appartement de la rue Han Kubrat hérité des parents de Svetlana. Assen faisait parfois répéter sa femme lorsqu'elle butait sur des passages difficiles – rarement cependant, car les partitions d'opéra étaient chères et difficiles à se procurer – mais il n'aimait pas beaucoup cette musique qu'il jugeait trop intellectuelle et préférerait de loin la musique traditionnelle, le *borò* ou la variété. Il leur arrivait assez souvent d'arrondir leurs fins de mois en jouant dans les restaurants ou les kermesses, Assen troquant alors son piano pour un accordéon. Et même si, fatiguée par les répétitions et les longs moments passés à attendre patiemment que le chef d'orchestre lançât le chœur lors des représentations, elle eut préféré rester tranquillement chez elle le vendredi soir et ranger un peu le capharnaüm dans lequel ils vivaient encore, Svetlana mettait un point d'honneur à toujours honorer les contrats qu'Assen rapportait, d'abord parce qu'elle adorait danser et chanter autre chose que du Berlioz ou du Verdi, et ensuite et surtout parce que ces moments passés ensemble cimentaient un couple qu'elle sentait inconsciemment menacé par le complexe d'infériorité qu'Assen avait toujours eu vis à vis d'elle et du monde dans lequel elle évoluait, eux que rien ne destinait l'un à l'autre. Leur rencontre fortuite – il avait mis en fuite deux voyous qui la harcelaient à la sortie d'un dancing en

produisant sa carte de police et en faisant mine de porter la main sous son aisselle où se lovait son arme de service – avait été placée sous le double signe de la musique et de la violence, une équation avec laquelle ils auraient tous deux à composer tout au long de leur vie.

Tiré du sommeil par les arias de Mozart, Rossini ou Berlioz, tétant le sein maternel sur des cantates célestes de Bach et bercé aux accents de *Jovano, Jovanke*, les premiers mots de Slavian furent des notes. Comme il n'était pas question de le faire garder, Svetlana l'emmenait partout, aux répétitions comme aux représentations lorsque Assen était d'astreinte, confortablement emmitouflé dans son Moïse. Il devint très vite la mascotte de toute la maison, chœur, interprètes et musiciens, et avant chaque représentation, les chefs d'orchestre avaient pris l'habitude de venir déposer un baiser sur son front – certains en profitant pour faire de même sur celui de la jolie maman – car la légende selon laquelle ce baiser était gage de succès s'était très vite répandue. Dès qu'il put se trainer à quatre pattes, il commença à ramper jusqu'au piano de son père et restait de longues minutes l'oreille collée à la table d'harmonie, contemplant le jeu de ses pieds nus sur les pédales et se laissant parcourir par les vibrations de l'instrument. Dès qu'il put se tenir debout, encore chancelant, il essaya d'atteindre le clavier du piano lorsqu'Assen avait le dos tourné, par défi sans doute, et très vite cela devint un jeu entre eux deux, Slavian se hissant sur ses petits pieds pour tapoter le clavier puis décampant dans une fuite chaotique pour lui échapper. Le chant l'attirait moins, et souvent, lorsque Svetlana répétait et montait dans les aigus, il se mettait à pleurer, tout doucement au début, puis de plus en plus fort jusqu'à ce que ses cris et les vocalises maternelles se trouvent au même diapason.

Conscient de l'intérêt de son fils pour le clavier, Assen commença à le prendre sur ses genoux pendant qu'il répétait. Au début, il tapotait les touches un peu au hasard - avec une attirance particulière pour les noires - mais petit à petit, il se mit à le faire en parfaite synchronisation avec le jeu de son père. Au fil des semaines, à la faveur d'un nombre croissant de coïncidences bien trop nombreuses pour qu'elles fussent le fruit du hasard, Assen commença à se demander si Slavian n'avait pas l'oreille absolue, une conjecture qui se trouva vérifiée lorsque quelques jours plus tard, après l'avoir comme d'habitude installé au clavier sur ses genoux, il joua les premières mesures de la main droite de *Ab vous dirai-je Maman*, mélodie que Slavian reprit aussitôt note pour note ... en rajoutant un petit contrepoint ! Il avait exactement deux ans et deux mois.

Dès qu'Assen s'entendit confirmer par un de ses anciens camarades devenu professeur au conservatoire les dons exceptionnels – *inouï*, avait-il dit, *jamais rien vu de pareil* ! - du petit, il se sentit comme investi d'une mission, celle de faire fructifier le talent que Dieu avait octroyé à leur fils. La nouvelle se répandit comme une trainée de poudre à l'Académie : plusieurs fois par jour, le téléphone sonnait et une voix mielleuse demandait à parler à Assen, ce qui mettait Svetlana en rogne, car elle avait refusé tout net l'idée même que son fils puisse devenir un singe savant ! Le directeur finit par venir la trouver dans sa loge à la fin d'une représentation pour la supplier de leur confier Slavian : un don pareil, ce serait un pêché de ne pas le faire fructifier, lui déclara-t-il, mielleux ; il n'a même pas trois ans, lui rétorqua-t-elle, en larmes ! Elle se sentait écartelée entre la fierté d'avoir mis au monde un génie au destin qu'elle pressentait hors du commun et la crainte de

voir Slavian projeté – à un âge où les enfants jouent aux billes ou au gendarme et au voleur – dans un monde où le succès est la règle et l'échec un arrêt de mort. Un soir, excédée par son insistance, elle alla jusqu'à accuser Assen de faire un transfert sur Slavian, lui qui n'avait jamais été qu'un musicien médiocre tout juste bon à divertir au son de son accordéon d'ignares ivrognes! Ces paroles n'eurent pas plus tôt quitté sa bouche qu'elle regretta amèrement de les avoir proférées. Mais le mal était fait ! Assen, prostré, avait compris que sa femme venait de lui jeter à la figure toute la frustration accumulée pendant tant d'années. Il ne desserra pas les dents de toute la soirée tandis qu'en larmes elle lui demandait pardon, prête à tout pour se racheter. C'est ainsi qu'elle finit par céder et laissa son fils intégrer la prestigieuse Académie Nationale de musique Pantcho Vladigerov.

Dès lors, Assen et Svetlana se vouèrent corps et âme à la carrière du jeune prodige. Très vite, et sans qu'il n'eut rien fait qui pût justifier cette promotion, Assen passa commandant. Son nouveau poste dans les bureaux lui laissait plus de temps pour gérer l'emploi du temps chargé de Slavian, qui devait jongler entre les cours à l'Académie, son école et les loisirs habituels d'un enfant de son âge. Svetlana avait insisté pour que son fils fréquente l'école du quartier où il était né et avait passé ses premières années afin qu'il garde les pieds sur terre et ne se laisse pas griser par son statut de privilégié. L'Académie étant située à l'autre bout de la ville, non loin du monument russe, juste à côté du parc Zaimov où Svetlana l'emmenait parfois se promener entre deux répétitions, ce dispositif les obligeait à multiplier les allées et venues entre la rue Han Kubrat et le boulevard Evlogi Hristo Georgiev. Il arrivait souvent qu'Assen soit trop occupé et n'ose quitter le bureau en

pleine journée pour conduire son fils mais Svetlana finit par découvrir par hasard que la mari d'Assya, une des institutrices, était chauffeur de taxi, et c'est ainsi que certains jours, le petit Slavian, tout fier, son cartable à partitions à la main, sortait de l'Académie de musique pour sauter dans le taxi d'Ilya qui l'emmenait à l'école où il redevenait un petit garçon comme les autres. Quelques années passèrent ainsi, dans une relative tranquillité : Assen avait définitivement laissé tomber le piano et l'accordéon et renoncé à courir le cachet tandis que Svetlana, elle, tout en continuant à faire partie des chœurs de l'opéra, s'était tournée de plus en plus vers la variété et se produisait dans quelques piano bars de Vitosha.

Vers la fin de sa deuxième année à Pantcho Vladiguerov , une lassitude inhabituelle s'empara de Slavian : lui qui d'ordinaire trépignait le matin tant il était impatient de s'y rendre se mit à traîner les pieds. Il s'ennuyait, geignait-il, boudeur, ses professeurs n'étaient que des vieillards séniles qui ne savaient rien ! Un matin, il refusa tout net d'y aller et préféra passer la journée à son école, dont il rentra le soir en déclarant, péremptoire, qu'il ne retournerait plus à l'Académie, et que si on l'y forçait, il se jetterait sous le tram ! Inquiets, Assen et Svetlana sollicitèrent un rendez-vous auprès du directeur, qui eut l'honnêteté de leur avouer que ses *collaborateurs* – comme il appelait les professeurs avec une certaine affectation teintée de snobisme – avaient, de leur propre aveu, atteint l'extrême limite de leurs compétences, qu'ils se sentaient démunis face à de telles capacités, et que certains d'entre eux étaient au bord de la dépression tant ils avaient du mal à admettre qu'un gamin de six ans pût se jouer avec une telle facilité de concepts qu'eux mêmes avaient mis toute une vie à maîtriser. Dès lors, une seule

solution s'offrait à eux, aller chercher ailleurs en Europe ce que la Bulgarie n'était plus en mesure de leur offrir : des défis à relever, des sources auxquelles s'abreuver et des pairs à qui se mesurer. Conscient du rôle médiatique déterminant que Slavian Yanev pouvait jouer dans le processus d'intégration de la Bulgarie au sein de l'Union Européenne à l'horizon 2007, continua-t-il, le Ministère de la Culture avait décidé de leur octroyer non seulement une bourse conséquente mais aussi l'appui logistique des ambassades bulgares des grandes capitales et de Bulgaria Air. Du jour au lendemain, la famille Yanev se trouva emportée dans un tourbillon épuisant de rendez-vous, de rencontres, d'attente dans les antichambres du pouvoir, engluée dans les rouages d'une bureaucratie encore engourdie par soixante ans de communisme au terme desquels Svetlana posa ses conditions : il n'était pas question pour elle de tout abandonner pour partir sur les routes, fussent-elles les routes de la gloire ; puisque le ministère de l'intérieur avait accordé à Assen un congé sabbatique reconductible, qu'il parte donc avec son fils, elle resterait à Sofia pour maintenir le cap au cas où cette folle entreprise se solderait par un fiasco !

Les années qui suivirent furent intenses, riches en rencontres et en expériences tout au long du circuit des *master classes* qui permirent à Slavian d'étudier sous l'égide de maîtres prestigieux, tous ébahis par la finesse de son jeu et sa maîtrise technique. Il travailla avec les plus grands, apprivoisa Mozart et le pianoforte avec Badura-Skoda – gentil lutin qu'il adora dès la première seconde – tenta de pénétrer l'univers de Chopin avec João Pires – méchante sorcière qu'il détesta dès l'instant où elle l'accueillit du bout des lèvres en émettant des doutes – avec un fort accent lusitanien - sur la capacité d'un enfant à « faire

ressurgir du plus profond de son être la douleur et la tristesse d'une âme torturée indispensables pour aborder Chopin! », lui qui, à des milliers de kilomètres de Sofia, pleurait en écoutant sa maman lui chanter les berceuses de sa petite enfance au téléphone devant un Assen impuissant à le consoler. Vinrent les premiers concerts et les premiers prix : à onze ans, il termina lauréat du cinquième concours international de jeunes pianistes à Ettlingen, en Allemagne, puis deux ans plus tard remporta le concours Tchaïkovski pour jeunes musiciens au Japon. Ils rentraient trois ou quatre fois par an, retrouvaient la rue Han Kubrat et ses trottoirs défoncés, le petit appartement qui leur paraissait presque vaste tant il était propre et bien rangé, et le vieux piano auquel il adorait s'asseoir et faire répéter sa mère qui continuait de mener sa double carrière, tentant de compresser le maximum d'événements familiaux en un minimum de temps avant de repartir comme ils étaient venus. Après Mozart et Chopin, Slavian tomba dans Bach, et ne devait jamais s'en relever. Il travailla sans relâche avec Harnoncourt, dont il préféra l'exubérance baroque à la rigueur janséniste de Gustav Leonhardt, puis avec Zhu Xiao-Mei, qui l'aida à appréhender la structure profonde des Variations Goldberg, pour enfin imposer son propre style lors du concert de Carnegie Hall où son interprétation des Variations retentit comme un coup de tonnerre dans l'univers feutré des concertistes internationaux qui n'avait rien connu de pareil depuis l'enregistrement de Gould de 1955. Sa renommée fit le tour de la planète, de New York à Sydney en passant par Berlin et Tokyo, tous les chefs d'orchestre voulaient l'avoir et les plus grands labels lui firent des ponts d'or. Sur les conseils de son agent, il signa chez Harmonia Mundi et son premier enregistrement des Goldberg se

vendit à des centaines de milliers d'exemplaires, faisant sa fortune. Fatigué des voyages et des tournées, il rentra à Sofia, acheta une grande maison rue Brezovica, à Boyana et s'y installa avec ses parents. La maison, spacieuse et lumineuse et à l'écart de la pollution de la ville, était située tout près de la petite chapelle qui avait donné son nom au quartier. Elle avait appartenu à un couple de Sofiotes très en vue, elle, Aksynia, critique d'art très recherchée et son mari Svetlomir, peintre de renom, qui avaient voulu s'en séparer lorsque leurs enfants avaient quitté le nid familial. Le Yamaha CFX que Slavian fit livrer le jour même de leur emménagement trouva tout naturellement sa place dans l'atrium vitré dans lequel on pénétrait sitôt passée la porte d'entrée. Assen et Svetlana avaient préféré faire chambre à part, le temps de se réhabituer à une vie commune, dont Slavian commençait à douter qu'elle pût reprendre un jour. A sa demande, son père fut réintégré dans ses fonctions et Svetlana le soupçonnait de prétexter des planques nocturnes ou des interrogatoires pour passer la nuit dans leur petit appartement de la rue Han Kubrat. Entre deux concerts lointains, Slavian et sa mère se retrouvaient dans une routine quasi-immuable : il travaillait le matin tandis qu'elle faisait la grasse matinée pour récupérer – elle qui avait toujours été matinale se levait de plus en plus tard – puis ils marchaient jusqu'à la chapelle dont les fresques le fascinaient, et l'après-midi, il la faisait travailler une heure ou deux, principalement sur le répertoire de variété française – notamment Sylvie Vartan, incontournable depuis son concert de 1990 – répertoire dont elle était devenue une spécialiste recherchée, une soirée dans un piano bar lui rapportant autant que son salaire mensuel de choriste. Invariablement, en fin de concert – souvent retransmis à la radio – le public réclamait

sa chanson préférée « Nicolas ! Nicolas ! ». Ils faillirent causer une émeute le soir où Slavian étant dans la salle, il se leva et vint s'asseoir au piano pour l'accompagner. Le lendemain, la photo était dans tous les journaux et la boîte joua à guichets fermés pendant trois semaines. La trouvant très fatiguée, il n'eut pas trop de mal à la convaincre d'espacer ses représentations – elle n'avait pas besoin de ça pour vivre, non? – et de reprendre un rythme de vie normal, pensant qu'après toutes ces années passées à travailler à l'heure où l'on est censé dormir, son horloge biologique était détraquée. Privée de son adrénaline quasi-quotidienne, elle sembla se liquéfier. Elle se levait toujours aussi tard, trouvait des prétextes peu crédibles pour échapper aux promenades, mangeait peu et maigrissait à vue d'œil. Assen, aussi inquiet que son fils, réintégra la maison à plein temps et tous deux prirent la décision de lui faire passer des examens. Slavian obtint aussitôt un rendez-vous dans la meilleure clinique de la ville où Svetlana passa tous les examens possibles. Deux jours plus tard, Slavian retourna voir le professeur et le diagnostic tomba : votre mère souffre d'un cancer généralisé foudroyant de stade 5, aucune thérapie n'est envisageable, nous allons mettre en place un protocole de soins palliatifs afin de lui éviter de trop souffrir. Elle encaissa le verdict sans un mot, comme si elle s'y était préparée. Ils refusèrent l'hospitalisation et engagèrent deux infirmières et une aide-soignante qui se relayaient à son chevet, tandis qu'Assen passait ses nuits assis à côté du lit à lui tenir la main. Slavian, lui, travaillait comme un forcené, non seulement pour oublier le malheur qui s'était abattu sur cette maison dont il avait cru faire la maison du bonheur, mais aussi parce qu'il avait signé pour une tournée internationale de concerts dont le premier – au Royal Albert Hall – au

cours duquel il devait enregistrer les Partitas et le Concerto Italien – devait avoir lieu dans seulement deux semaines. Les Partitas n’avaient aucun secret pour lui, mais il redoutait le concerto et ses trois mouvements si différents. Les doigts lui faisaient parfois tellement mal qu’il devait plonger ses mains dans la glace, et lorsqu’il prenait ensuite dans les siennes les mains brûlantes de Svetlana, elle poussait un soupir d’aise en lui souriant tristement. La morphine soulageait ses douleurs, mais parfois, entre deux piqûres, elle revenait, insidieuse, lancinante, et Slavian l’entendait haleter, gémir, puis hurler et supplier l’infirmière qui surveillait l’horloge, inflexible, de lui faire une injection. Alors il se mettait au piano et jouait le 3^o mouvement, toujours plus *forte*, à un tempo que même Gould aurait eu du mal à tenir. Un matin, à une semaine du premier concert, alors que des doses massives – quasi létales – de morphine ne parvenaient plus que difficilement à la soulager, comme il avançait à la vitesse d’un train fou dans le 3^o mouvement, une détonation assourdissante le stoppa net. Il se précipita dans la chambre et trouva Svetlana morte, un filet de sang s’échappant d’un petit trou dans sa tempe. Elle avait profité qu’Assen s’était assoupi à ses côtés pour s’emparer de l’arme de service qu’il avait toujours avec lui dans un holster sous son aisselle et se tirer une balle dans la tête, mettant ainsi fin à ses souffrances. La balle, de petit calibre, n’avait pas fait de gros dégâts, et Slavian et son père restèrent un long moment à contempler les traits enfin apaisés de l’amour de leurs vies.

Ils dirent adieu à leur chère Svetlana dans la petite chapelle de Boyana et elle fut inhumée à côté de ses parents. Quatre jours après, Slavian s’envolait pour Londres.

Le soir du concert, le Royal Albert Hall était plein à craquer et tous les fauteuils, jusqu'au moindre strapontin, étaient occupés. Scrutant la salle derrière le rideau de scène, Slavian reconnut tout ce que le monde de la musique comptait de plus en vue, critiques, journalistes et musiciens. Il s'isola dans sa loge, refusant de recevoir quiconque et lorsque vint l'heure, il regarda une dernière fois la photo de Svetlana et entra en scène. Il s'inclina devant la loge de la reine, puis devant les spectateurs, s'assit et attaqua les Partitas. Tendue au départ, il se laissa progressivement envahir par la musique et termina la n°6 sous un tonnerre d'applaudissements. Après un entracte d'une demi-heure au cours duquel il resta concentré dans sa loge, il revint en scène pour le Concerto Italien. Il enleva les deux premières parties de manière magistrale, puis après une courte respiration, attaqua l'adagio. Les notes ruisselaient sous ses doigts avec vitesse et précision et le tempo soutenu lui faisait remonter le cours du temps. Il entra dans la longue phrase au bout de laquelle une vie s'était arrêtée comme on entre dans un tunnel et lorsqu'il atteint l'accord fatal, ses doigts se bloquèrent et ses mains restèrent suspendues, impuissantes et tremblantes au dessus du clavier, refusant de lui obéir. Il resta un long moment assis, sans réaction, puis se leva, s'inclina devant la salle médusée et sortit dans un silence de mort. Dans le taxi qui l'emmenait à Heathrow, il appela son agent pour annuler tous ses concerts, puis s'envola pour Sofia par le premier avion.

Les indemnités qu'il dut verser suite aux annulations le laissèrent sur la paille. Seule sa maison de disque parvint à limiter ses pertes en sortant l'enregistrement *live* des Partita, en faisant un succès de scandale *dernier concert public de Slavian Yanev*. Il dut vider son compte en banque,

se débarrasser de la maison de la rue Brezovica, dont il tira un bon prix en la vendant à un des ces nouveaux riches qui avait dû faire fortune de façon bien peu orthodoxe et qui consentit à lui racheter le piano *cash* car sa fille faisait de la danse ! Désormais mis au ban du monde de la musique, il réintégra avec son père la rue Han Kubrat où il vécut en reclus pendant six mois avant de refaire surface. Il avait pensé un instant abandonner complètement la musique et trouver un travail *normal*, mais il ne savait rien faire d'autre et ne sentait pas en lui suffisamment d'énergie vitale pour repartir de zéro. Petit à petit, il se créa un réseau, d'anciens partenaires de Svetlana qui l'engageaient comme accompagnateur le vendredi ou le samedi soir, et au fil du temps il finit par décrocher des contrats plus intéressants dans des piano bars en vue où la nouvelle nomenklatura enrichie par divers trafics venaient dépenser sans compter. Il ressortait alors son habit de concert et débitait au kilomètre de la musique de supermarché. Il n'avait aucun mal à jouer lorsque personne ne l'écoutait - ce qui était le cas dans la plupart de ces soirées - mais il savait que dès qu'il se rassiérait devant un piano pour un vrai concert, le blocage qu'il avait connu à Londres se répèterait. Il n'avait d'ailleurs aucune envie de rejouer et il ne regrettait rien de sa vie d'avant, se disant que finalement, il avait à présent la vie qu'il aurait pu avoir s'il n'avait été qu'un enfant doué, au lieu d'être un enfant prodige. Il avait bien pensé pousser la porte de Pantcho Vladiguerov et proposer ses services, mais son orgueil le lui interdit, et il préféra s'abstenir plutôt que d'essuyer un refus. Il tomba un jour par hasard sur Aksynia, qui, bien entendu, avait suivi toute l'affaire et qui s'empressa de l'inviter un soir à dîner et promit de faire tout ce qui était en son pouvoir pour lui trouver du

travail. Elle tint parole et lui trouva pour commencer des leçons particulières, mais bien vite, Slavian abandonna car il ne pouvait supporter la médiocrité des élèves qui lui étaient confiés et froissa à plusieurs reprises leurs parents en leur conseillant d'échanger au plus vite leur piano contre un cheval ou une raquette de tennis. Le vieux Daryl qui lui avait appris à accorder ses pianos à Pantcho étant mort, Slavian se retrouva sollicité par tout ce que la ville comptait de propriétaires de pianos de valeur qui ne pouvaient être confiés qu'aux mains les plus expertes et aux tympanes les plus justes. Le bouche à oreille fonctionna et il ne se passa de semaine sans qu'il ne fut appelé au chevet d'instruments prestigieux devant lesquels, une fois la tension des cordes réglée à la perfection, il s'asseyait pour interpréter le morceau qu'il pensait le mieux adapté au caractère du clavier, subjuguant par son jeu les amateurs interloqués qui reconnaissaient rarement dans ce modeste artisan un des plus grands pianistes du vingtième siècle et faisant parfois se pâmer d'admiration quelque bourgeoise désœuvrée qu'il n'avait plus qu'à cueillir une fois plaqué l'accord final.

Quelques jours après la fin de l'exposition sur les décors et costumes du Théâtre National, Aksynia l'appela pour lui dire qu'il était attendu d'urgence au Sofia Hôtel Balkan dont le quart de queue, réquisitionné pour les répétitions d'un spectacle, avait sérieusement besoin d'être réaccordé. Il s'y rendit séance tenante. Une fois sorti de la station Serdika, Slavian s'arrêta un instant, songeur, devant ce joyau architectural témoin d'une époque révolue dont les salons feutrés lui avaient été ouverts, jadis, après sa consécration au Carnegie Hall. L'hôtel, monolithique et rectiligne, lui parut à cet instant tirer tout son

magnétisme de l'immense palais romain, sans doute la résidence de l'empereur Constantin, au dessus des ruines duquel il avait été construit. Après avoir décliné son identité au portier en uniforme chamarré, il fut confié à un jeune groom qui l'escorta jusqu'au bureau du directeur, qui lui expliqua, dans un bulgare hésitant, que le piano avait été installé dans la suite présidentielle. S'ensuivit un long parcours dans un labyrinthe de couloirs recouverts de moquette rouge épaisse dans laquelle les pieds s'enfonçaient comme dans la mousse d'un sous-bois. Enfin, ils parvinrent devant la porte de la suite qui s'ouvrit au premier coup de sonnette sur un vestibule encombré de centaines de roses blanches au parfum entêtant disposés dans des vases de porcelaine bleue. La femme de chambre introduisit alors le directeur et Slavian dans le salon où ils furent accueillis – ô stupeur – par Sylvie Vartan. Une fois le directeur parti, ils restèrent un long moment, l'un devant l'autre, tous deux bouche bée, car contre toute attente, malgré son amaigrissement et sa barbe de trois jours, elle l'avait reconnu. Il la sentit gênée d'avoir fait venir pour accorder son piano de répétition, mais il la rassura en lui apprenant que, de toute manière, c'était aussi lui qui s'occupait du piano de l'immense salle de spectacle du Palais de la Culture dans laquelle elle allait se produire. Ils s'assirent, et après avoir fait monter des rafraichissements, Sylvie lui apprit qu'elle avait suivi toute sa carrière depuis ses premiers succès, car tout ce qui touchait à la Bulgarie de près ou de loin lui tenait particulièrement à cœur. Slavian lui parla de Svetlana, de l'admiration qu'elle lui portait et de l'émotion qu'ils avaient ressentie lors de son premier concert à Sofia en 1990. Pour la première fois depuis Londres, devant cette femme qui incarnait – pour sa mère comme pour la plupart de ses compatriotes – la réussite

et le rayonnement culturel d'un pays souvent idéalisé, il sentit toutes les défenses qu'il avait patiemment érigées pour se protéger et enfouir les souvenirs douloureux de la dernière année s'effondrer. Il se mit spontanément à lui raconter la maladie de Svetlana, son agonie et l'horrible si bémol de la détonation qui avait mis fin à ses souffrances à elle et, indirectement, à sa carrière à lui. Puis il se mit au travail. Lorsqu'il eut terminé, Sylvie le remercia chaleureusement et lui donna un paquet d'invitations pour le concert en lui faisant promettre d'y assister. Il sortit du Balkan le cœur léger, pour la première fois depuis bien longtemps, et décida de passer chez Aksynia lui raconter cette rencontre improbable. Il héla un taxi, s'installa sur la banquette arrière, lança au chauffeur l'adresse du couple, se réjouissant par avance de la surprise de ses amis. Arrivé devant chez eux, alors qu'il se penchait en avant pour regarder le montant de la course et régler la course, il aperçut sa plaque d'identité et lut son nom : Ilya Valchev. Décidément, se dit-il en reconnaissant le chauffeur qui était venu si souvent l'attendre à la sortie de l'Académie de musique du boulevard Evlogi Hristo Georgiev, drôle de journée ! Il pensa une seconde se faire reconnaître, mais à la pensée d'avoir à répondre aux questions qu'Ilya ne manquerait pas de lui poser sur sa carrière et sa famille, il se ravisa, claqua la porte du taxi et regarda s'éloigner la Mazda jaune. A l'instant où ce dernier disparut à l'angle de la rue, Slavian se rendit compte il avait oublié les invitations sur la banquette arrière ! Il haussa les épaules en se disant que les rares personnes dont il aurait pu en faire bénéficier, comme Aksynia et son mari, n'en avaient pas besoin, car ils étaient assurément invités, et que lui-même, finalement, n'irait sans doute pas, malgré sa promesse. La foule, la scène, les chansons qu'il connaissait

par cœur, trop d'émotions qu'il ne se sentait pas encore en mesure de gérer.

Cet épisode lui était totalement sorti de la tête lorsque le matin du concert, Aksynia lui téléphona : le directeur du Balkan l'avait appelée car Sylvie cherchait à joindre Slavian et lui demandait de la rappeler au plus vite, ce qu'il fit, pensant qu'il y avait un problème avec le piano du Palais de la Culture, bien qu'il fût passé le vérifier la veille au soir. Au téléphone, il la sentit hésitante et indécise ; aucune inquiétude à avoir du côté du piano, le rassura-t-elle, mais justement, c'est indirectement du piano qu'il s'agit, s'empessa-t-elle d'ajouter. Et elle lui demanda comme une faveur personnelle de l'accompagner pour *Nicolas*, la chanson qu'elle interprète traditionnellement lors du rappel. Slavian hésita longuement, puis finit par accepter, en mémoire de sa mère, à la seule condition de jouer *incognito* derrière le rideau de scène.

Slavian assista à tout le concert depuis les coulisses. Les cinq mille fauteuils rouges de l'énorme palais de la Culture étaient tous occupés et on avait même permis à ceux qui avaient acheté de faux billets au marché noir de rester debout dans le fond et sur les côtés de la salle. Dix-neuf ans s'étaient écoulés depuis le premier concert de Sylvie dans son pays natal – un an seulement après la chute du mur – et en scrutant la foule depuis l'œil du rideau, Slavian réalisa qu'au moins trois générations de *fans* – dont la dernière, qui n'avait pas connu le communisme – se trouvaient réunies ce soir, communiant dans une nostalgie balkanique parfois dévastatrice . Il aperçut, amusé, Ilya et son épouse Assya, assis au quatrième rang et se dit qu'il avait dû trouver les invitations sur la banquette arrière! L'émotion atteint des sommets lorsque Sylvie, seule en scène avec un accordéoniste, interpréta *Yia Kaji*

Mi Oblatche le Bialo, cinq mille voix reprenant à l'unisson le refrain. En fermant les yeux, Slavian revit son père à l'accordéon accompagnant Svetlana et se joignit au chœur en laissant couler ses larmes. Enfin, après une *standing ovation* de plusieurs minutes, vint le moment du rappel. Sylvie, les bras chargés de bouquets de fleurs, fit une fausse sortie en envoyant des baisers à la foule, le rideau se referma, la foule se déchaîna en frappant dans ses mains, scandant « Nicolas, Nicolas », le rideau se rouvrit et elle apparut. Le rideau se referma derrière elle et Slavian s'installa au piano et attaqua l'intro sans quitter des yeux l'ombre de Sylvie-Svetlana qui se dessinait sur le rideau de scène. La chanson terminée, la foule en délire, debout, applaudit pendant de longues minutes et Slavian, toujours assis au piano, regardait l'ombre de la chanteuse s'incliner et se relever en remerciant la salle, lorsque tout à coup le rideau s'ouvrit. Slavian vit alors Sylvie venir vers lui, lui tendre la main, qu'il prit sans comprendre, et ils avancèrent tous deux sous la lumière des projecteurs. Les applaudissements cessèrent progressivement, le silence se fit et Slavian entendit Sylvie dire « Mesdames et messieurs, Slavian Yanev ! » Au bout de quelques secondes au cours desquelles il eu le temps de voir les visages des spectateurs passer de la surprise à l'incrédulité, puis à l'admiration, les cinq mille spectateurs, toujours debout se mirent à scander « Slavian, Slavian ! » Sylvie se tourna alors vers lui, l'œil interrogateur, sans qu'il ne saisisse ce qu'elle voulait lui faire comprendre, puis, d'un signe de tête, elle lui montra le piano. Sous les acclamations, il se dirigea d'un pas mal assuré vers le piano et se rassit au clavier. Un silence absolu se fit alors dans la salle, cinq mille et une personnes retenant leur souffle. Slavian positionna ses mains au dessus du clavier, prit une grande

respiration et attaqua le Concerto Italien qu'il interpréta magistralement du début à la fin.